

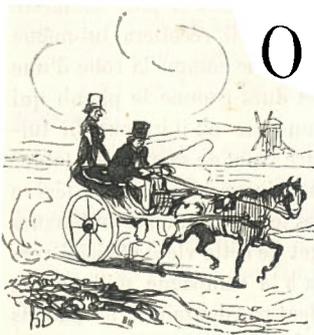








## LE BOURGEOIS CAMPAGNARD.



O n s'imagine en général que le bourgeois de Paris est citadin, qu'il a l'amour de sa ville, qu'il se réjouit quand on en balaie la poussière ou la boue, ou qu'on élargit les rues de manière à ce qu'il ne respire pas absolument un air d'égout; on croit qu'il s'éprend des trottoirs d'asphalte, des candélabres gazifères, du dallage des quais, des arbres qu'on y plante et qui ne poussent pas, de la splendeur des monuments, de toutes les améliorations enfin votées par le conseil municipal; on se trompe, le bourgeois de Paris n'accepte tout cela que comme un adoucissement à la funeste nécessité d'habiter la capitale. En effet, de tous les Français le bourgeois de Paris est le plus champêtre, il l'est jusqu'au fanatisme. Boutiquier ou commis, enchaîné derrière un comptoir ou en face d'un bureau, la campagne est le rêve de toutes ses heures. Sur cent souscripteurs à la *Maison Rustique* ou au *Dictionnaire d'agriculture* il y en a quatre-vingt-quinze qui appartiennent aux patentés de la rue Saint-Denis ou aux appointés des grandes ruches ministérielles. Le souscripteur lit ces livres où l'on parle de la campagne, comme les petites pensionnaires dévorent les romans où l'on parle d'amour, en se promettant d'en faire de belles quand ils seront libres de se livrer à la passion de leur cœur.

Un des symptômes les plus véhéments de cette monomanie, c'est la fureur avec laquelle, le dimanche venu, nos citadins se précipitent hors de la cité par toutes les barrières de Paris.

Quand on pense à quels travaux d'Hercule se livrent ces bons bourgeois pour toucher du bout du pied le bord de cette belle robe verte qui revêt leur terre promise, on se sent pris à la fois d'admiration et de pitié pour cet amour emporté. En vé-

rité, on ne songe point assez avec quelle résignation ils s'entassent dans une tapisserie, avec quelle intrépidité ils se confient à un coucou, au cheval du coucou et surtout au cocher du coucou ; on ne calcule pas ce qu'ils bravent de soleil, ce qu'ils absorbent de poussière, ce qu'ils subissent de cahots, d'averses, de railleries, de soif, de faim, avant d'aborder un bouquet de bois, quelquefois un arbre, et s'asseoir sur une vieille herbe grise qu'ils appellent gazon fleuri, et y manger un pâté détestablement échauffé par le voyage et y boire un vin tourné depuis qu'il est sorti de la cave du marchand ; et cela pour un peu d'espace, un peu d'air, pour sentir sous leurs pieds autre chose que du pavé, pour voir devant eux autre chose que des murs blancs, pour se coucher sous un semblant d'ombrage. Aussi, je le répète, si l'on supputait comme on le doit tous ces héroïques efforts, on partagerait notre respect pour ce rêve du bourgeois parisien.

Mais le temps est bien loin encore du jour où il pourra le réaliser, et en attendant il s'en berce, il s'en nourrit, il lui emprunte le courage nécessaire à supporter la dure épreuve de la vie citadine. Après l'espérance d'un meilleur monde, la campagne est le premier soutien de la foi et de la résignation religieuse du bourgeois de Paris. Il ne mange pas un ragoût dont le beurre agace trop sa gorge, il ne boit pas une tasse de ce lait parisien qui a le don d'être à la fois plus insipide que l'eau et plus indigeste que les haricots, sans rêver à la crème et au beurre frais qu'il récoltera lui-même de sa belle vache future. Que lui importe cette salade flétrie comme la robe d'une danseuse des funambules, ces petits pois belliqueux et durs comme le plomb qui charge le mousquet de nos héros ; ne viendra-t-il pas un jour où il ira cueillir lui-même sa tendre laitue et ses légumes croquants une heure avant de se mettre à table ?

Ne croyez pas cependant que cette espérance soit aussi inconsidérée, aussi légère que toutes celles qui abusent la faible humanité. Bien des fois il a fait dans ses longues soirées d'hiver, en grelottant auprès de son feu, le budget de cette vie de félicité vers laquelle il marche d'un pas si lent. Et d'abord, il y a à la campagne mille choses qui ne coûtent rien : les œufs que de bonnes poules pondent par douzaines, les poulets qui se nourrissent de rien en picorant dans le fumier de la basse-cour, les canards qui barbotent dans la mare et qui dévorent les épluchures de la cuisine, et les lapins donc, les vieilles feuilles de choux et d'herbes qu'on *fait* dans les champs ne suffisent-elles pas à les engraisser ! il est inutile de parler des fruits, des légumes qui seront de la plus exquise qualité, car le bourgeois de Paris a sur ce sujet les plus excellentes théories de culture qu'il mettra rigoureusement en pratique. Ce côté même de son avenir le charme ; il éclairera l'ignorance des paysans que l'incurie du gouvernement abandonne dans l'ornière des vieilles routines ; ces bons villageois viendront le consulter, et il leur donnera paternellement ses lumières et ses conseils, et quand il passera dans les rues, ces simples et naïfs enfants de la nature le salueront avec respect et reconnaissance. En vérité, je vous le dis, le bourgeois de Paris est mille fois plus poétique qu'on ne pense. Mais revenons à ses arrangements anticipés. Vous avez vu comme quoi il a pour rien volailles, lapins, beurre, lait, légumes, fruits ; que manque-t-il à cette vie ? un peu de viande de boucherie pour faire de temps en temps du bouillon quand on est malade ; mais qu'est cela à la campagne ? l'air est si bon, qu'on n'est

jamais malade. Il faudra acheter le vin, mais à la campagne le vin ne paie pas de droits (le Parisien croit cela), et pour peu de chose on a du vin excellent. Quelle vie de cocagne il va enfin mener, il la voit, il l'admire, il la tient.

— Mais...

Ah! ne l'interrompez pas, je vous prie, voilà son rêve qui continue : il serait trop barbare de l'éveiller. Le voyez-vous qui se dandine sur sa chaise, qui se dresse sur son séant, qui sourit devant lui en fronçant légèrement le sourcil ; il est en cabriolet, il est à une descente et serre la bride à son alezan ; il arrive, il est arrivé, il descend chez un ami, son petit poney est charmant, il a fait une lieue en quarante-cinq minutes, on lui en fait mille compliments.

— Quoi, il a un cheval, un cabriolet?

— Pour quoi pas? mais, mon Dieu, cela coûte-t-il si cher à la campagne! un arpent de pré pour récolter du foin, un autre arpent de terre pour l'avoine.

— Est-ce tout?

— Eh bien non... Ce bonheur de la vie champêtre lui aura coûté assez cher pour qu'il l'ait au grand complet ; il aura outre tout cela quelques lopins de vigne pour faire son vin, quelques ares pour avoir son blé qu'il moudra avec le moulin à bras de M. Quentin Durand, comme il l'a vu dans les journaux, et pour faire son pain qu'il fera cuire dans un four économique bâti à l'angle de la cheminée de cuisine.

— Mais pour cuire il faut chauffer, pour chauffer il faut des fagots.

— En vérité? Eh! ne voyez-vous pas cet hectare de bois qu'il vient de joindre à sa propriété?

— Ah! diable, il est très-gentil, mais...

— Mais ce que vous ne voyez pas parce que les arbres vous le cachent, mais ce qu'il voit, lui, le bon Parisien, c'est la source qui est au milieu du bois, la source qui alimente un vivier où vivent dans le meilleur accord les brochets, les carpes, les anguilles et les truites ; eau limpide qui s'échappe ensuite en un ruisseau délicieux tout rempli d'écrevisses et d'excellent cresson de fontaine. Quelle vie, monsieur, quelle vie large et économique, sensuelle et champêtre tout à la fois!

— Il nous semble que maintenant ce bon bourgeois doit être content et qu'on peut lui faire observer...

— Ah! monsieur ou madame, que vous êtes cruels! avez-vous peur qu'il ne s'éveille trop tôt, et ne voyez-vous pas qu'il n'a encore pensé qu'à la partie utile et raisonnable de cette enivrante existence? que de choses encore que vous allez lui enlever à jamais si vous interrompez son rêve, et le billard dont il n'oserait approcher dans les estaminets de Paris, et qui est une occupation honnête à la campagne, et le jeu de boule qu'il envie aux invalides, et l'escarpolette où l'on fait de si bonnes plaisanteries sur les mollets de *ces dames*, et la partie sérieuse de ses distractions? et l'herbier qu'il médite, et sa rare collection de papillons dont il ornera son salon, et par-dessus tout... oh! pour ceci soyez indulgent, je vous en prie : il ne l'avoue qu'à quelques-uns de ses amis; au reste, il y sacrifiera quelque argent, il ne réussira pas du premier coup, mais il expérimentera. — Qu'est-ce donc?

— Mais n'avez-vous pas lu quelque part que le paysan saxon ou hongrois est par-

venu à faire lui-même son sucre de betteraves. Les journaux qui ont publié ce fait se sont bien gardés de dire quelle horrible mélasse ces paysans obtiennent dans leur marmite ; ils l'appellent sucre, c'est assez, et le bon bourgeois qui, en sa qualité de Parisien et de Français, se croit plus intelligent que le paysan saxon, se persuade qu'il se fabriquera du sucre blanc comme neige et qui sucrera mieux que celui de l'épicier, attendu qu'il y mettra tout ce qu'il faut.

Ne riez pas de pitié, ne haussez point les épaules en signe de mépris, tout ce que je vous dis là est vrai. Je l'ai vu et entendu mille fois, et si vous saviez combien de longues et solitaires soirées cette espérance a fait supporter au pauvre bourgeois parisien, combien de privations et combien de labeurs cela lui a donné le courage de subir, vous ne lui feriez pas une observation. Et d'ailleurs il ne serait plus temps. L'heure est arrivée où ce rêve va enfin se réaliser ; le marchand a vendu son fonds, le commis a obtenu sa retraite, ils ont à leur disposition un capital de cinquante à soixante mille francs, un revenu de cent louis ou de mille écus, c'est-à-dire la misère à Paris et l'opulence à la campagne. Notre ami part donc du pied gauche pour aller à la découverte de ce monde inconnu, mais qui existe assurément et où il doit se retirer. Pour cela, il va tous les matins au Palais-Royal où il demande les *Petites-Affiches* afin de noter sur son carnet tout ce qui lui semble être à sa convenance : le reste de la journée est occupé à courir chez les notaires ou les avoués chargés de ces ventes et qui d'ordinaire lui disent assez crûment les vraies charges et le vrai revenu, s'imaginant que cet homme veut acquérir pour placer son argent à 5 pour 100. Mais ce n'est pas cela qu'il faut à notre bourgeois, et il passe ainsi plusieurs mois en vaines recherches jusqu'à ce qu'il tombe dans les mains d'un homme d'affaires qui l'empaume, le prend à sa passion, la flatte, l'excite, jusqu'à ce qu'il lui ait colloqué pour ses cinquante mille francs quelque-une de ces impudentes mesures que l'on nomme impudemment à Paris maisons de campagne pour les bourgeois et villas pour les filles entretenues. C'est une bâtisse à l'italienne, en plâtre, et en pans de bois avec quatre ou cinq arpents de parc, bois, prés, jardin anglais, potager, cour, basse-cour et source d'eau vive, tout ce que le bourgeois peut désirer. Tout cela est bien un peu petit, un peu maigre ; mais l'acquéreur se charge d'améliorer. Quelques réparations aux murs crevassés, quelques charrettes de fumier, et la propriété doublera de production. Le marché se conclut, le bourgeois est propriétaire, il s'installe. *Avis essentiel*. Tout bourgeois qui achète une vieille maison doit la laisser s'écrouler plutôt que de la réparer, attendu qu'il vaut mieux mourir de la chute d'une poutre que de mourir de faim.

En effet, du moment que le bourgeois a introduit le maçon dans sa maison, c'est comme s'il y avait mis le feu, surtout s'il s'est confié au maçon du village. Je le jure devant Dieu, s'il y a quelque chose de hideux au monde, c'est l'insolente férocité avec laquelle un maçon qui met le marteau dans une maison sous prétexte de réparation, la démolit tant qu'il peut. S'il rencontre une pièce de bois il l'attaque à coups de hachette et la coupe à tour de bras. Supposé que le bourgeois arrive et s'étonne de cet acharnement.

« Ça ? monsieur, lui dit le maçon, ça ne tiendrait pas huit jours ; voyez, c'est pourri, voyez, tout aubier, voyez, du bois blanc, voyez. »

Et à chaque voyez, il donne un coup à la poutre et l'achève du mieux qu'il peut, au nez et à la barbe du propriétaire. Enfin celui-ci l'arrête par ses cris; mais il est trop tard, le maçon déclare qu'il ne peut plus toucher à la maison que le charpentier ne vienne remplacer la poutre en question. Le propriétaire réclame en vain, le maçon impassible reprend ses outils, et pour toute consolation donne d'un ton de menace l'adresse de son voisin le charpentier, et laisse le bourgeois avec un trou dans sa maison.

Hélas ! ce trou, il faut le boucher et il faut bien passer par le charpentier; on le fait venir, mais cette fois on fera son prix d'avance. Folles prétentions.

« Je ne puis pas prendre ça à forfait, dit l'entrepreneur, je ne connais pas la maison, c'est fait de boue et de crachat, ça va craquer dans tous les coins si on met la scie dans ces pans de bois. »

Et en parlant ainsi il fait sonner les murs du hout de sa canne armée de fer.

« Du reste, ajoute-t-il, nous nous arrangerons toujours bien, je vous ferai ça au plus juste prix, je suis un honnête homme, etc., etc. »

Le bourgeois le croit et permet que le charpentier pénètre dans sa maison. Ici le sort du propriétaire dépend de ce que le charpentier a de mauvais bois dans son chantier. S'il y en a beaucoup, il est perdu, car il faut que tout y passe; s'il y en a peu, la victime peut en être quitte pour un pan de mur. Sans compter qu'il faut faire mettre du papier neuf partout où a paru l'ombre d'un maçon, et repeindre toutes les portes dont a approché l'haleine d'un couleur de papier. Il y a parmi tout ce monde une infâme franc-maçonnerie de dévastations pour se léguer des travaux les uns aux autres.

Mais enfin nous voulons bien que notre bourgeois ne succombe pas à cette première épreuve comme tant d'autres qui ont été forcés d'abandonner leur maison de campagne à leurs créanciers, avant même d'avoir pu s'y installer autrement qu'en camp volant, comme ils disent; nous admettons que celui-ci soit délivré de la réparation et se soit enfin casé. Ce n'a pas été sans laisser dans les mains de ces démolisseurs quelques-uns de ces billets de mille francs qu'il s'était réservés pour l'exploitation de sa propriété rurale. Il faut donc qu'il supprime quelques-unes des nombreuses jouissances qu'il s'était promises; ainsi le char à bancs et le cheval disparaissent. Il est vrai que les environs fourmillent de voitures à volonté; ce n'est qu'un petit malheur: d'ailleurs le propriétaire vient d'avoir une idée, au lieu d'une vache pour la consommation de la maison, il en aura plusieurs, et vendra son lait sur lequel il gagnera beaucoup. Voilà donc notre homme avec quatre ou cinq vaches magnifiques épandues sur un gazon d'un arpent. Nous sommes au printemps, cela va bien une semaine ou deux, quoique les paysans n'achètent le lait que la moitié de ce qu'ils le vendent à Paris, après y avoir mis la moitié d'eau. Mais au bout de ce temps, l'herbe manque; on y fait passer le vert de tous les légumes, mais en voilà pour trois jours, il faut acheter du foin. La consommation devient effrayante, vraiment il est impossible de continuer si on ne trouve pas moyen de vendre le lait à un prix plus élevé. Il y a conseil dans le ménage, on cherche et on finit par découvrir que ce moyen est tout simple, et qu'il n'y a qu'à envoyer directement le lait à Paris. Cependant il faut l'y envoyer, et pour

l'envoyer il faut des moyens de transport. Sera-ce une charrette ou un cheval? Oh non, non, déjà le bourgeois est devenu plus prudent, il se contentera d'un âne et de deux paniers. La jardinière fera le voyage tous les matins. Pauvre bourgeois! mais pour vendre son lait à Paris, il faut une place marquée, achalandée, et la jardinière qui sait cela, te rapporte ton lait ou bien elle n'a pu le vendre qu'à un prix exorbitamment dérisoire, sans compter qu'il faut nourrir l'âne et la femme qui ne peuvent rester huit heures sans manger, le temps d'aller et de revenir. Alors le bourgeois prend une détermination très-radical, il vend les vaches, l'âne et tout ce qui s'ensuit, et se résigne à acheter son lait et à vivre de ses légumes et de sa basse-cour. Tout préoccupé de l'exploitation de ses vaches, il s'était bien aperçu par-ci par-là que les poules pondaient fort peu, que les lapins ne prospéraient guère, mais il va s'en occuper exclusivement, et dès lors tout cela marchera à merveille. Le voilà donc occupé du soin de ses petits élèves, ils sont un peu souffrants, il faut les nourrir mieux, achetons un peu d'avoine pour les poules, un peu de son pour les lapins qui en seront beaucoup meilleurs; ceci lui convient assez bien, et en vérité le bon bourgeois commence à recroire qu'il aurait eu tort de se désespérer. Il écoute la nuit

.....l'oiseau dont le chant entendu,  
Annonce au laboureur le fruit qu'il a pondu.

Comme dit M. de Lamartine dans la *Chute d'un Ange*, et dès le matin il va à la récolte de ses œufs. Il en trouve beaucoup, beaucoup trop même, car le voilà forcé à vivre d'omelettes ou à vendre sa récolte. Mais vendre et vendre aux paysans lui est devenu un sujet de haine et d'horreur. Si vous saviez comme ils l'ont molesté, de quelle façon on s'est moqué de ses vaches, de son lait, de lui-même, lui qui était venu pour leur apporter la civilisation, le bonheur, l'exemple et la pratique des vertus champêtres.

Cependant tandis qu'il vivote ainsi assez tranquillement pendant quelques mois d'été, il s'aperçoit que son petit capital de roulement se diminue petit à petit sans que tout ce qu'il récolte lui procure une sensible économie. Alors il essaie de se rendre compte de sa dépense, il établit un tableau par doit et avoir : c'est une petite satisfaction, cela lui rappelle le temps où il tenait ses livres ou ceux de l'état. Il fait son petit budget; nous n'en extrairons que l'article suivant :

Douze lapins mis dans l'établissement. Tous les jours un sou de son ;  
pour six mois, ci. . . . . 9 francs.

Un sou par jour à la fille de la jardinière pour aller faire de l'herbe  
dans les champs, ci. . . . . 9 francs.

Lapins morts de maladie, trois.

D'autre part, lesdits lapins ont dépavé le fond de leur cage et quatre se sont échappés, reste à cinq. Pour réparation du pavé endommagé, payé au maçon 7 francs 50 centimes.

Total pour cinq lapins, 25 fr. 50 cent.; doit 5 fr. 40 cent. par lapin.

Quand le bourgeois demeurait à Paris, il les payait vingt-cinq sous. Ceci com-

mence à l'éclairer, ceci l'épouvante, et il supprime les lapins. Mais voici l'automne qui vient, et les poules mangent toujours et ne pondent plus : un œuf lui coûte dix sous ; il supprime les poules, les canards, il supprime tout être vivant. Le voilà donc rédnit à ses fruits, à ses légumes. Il tourne de ce côté un regard désespéré, il se voit déjà réduit à une vie de trappiste ; car c'est à peine si la rente du petit capital qu'il possède encore suffit à payer le jardinier, à payer la viande, le vin, l'habillement. Mais il a beau regarder, il ne peut comprendre comment les plus grosses fraises, les plus belles pêches disparaissent ; il les compte, il les marque, rien n'y fait, il n'a que les rebuts, les fruits pourris, les légumes secs, les salades montées en graine. Il y a donc un voleur, c'est peut-être le jardinier ? Il va à lui, fier et menaçant : c'est alors que le propriétaire découvre des faits inouïs, il apprend des choses dont Cuvier, ce grand homme, ne s'est jamais douté. Les loirs adorent les pêches, les poires, les pommes, et en fins connaisseurs qu'ils sont, ils mangent toujours les plus belles ; les vers de terre se nourrissent de salsifis ; les crapauds dévorent de la salade sans huile ni vinaigre ; les araignées sont très-friandes de groseilles ; les guêpes ne vivent que de raisins ; les vers blancs consomment énormément de pommes de terre ; les limaces s'alimentent de carottes, et les moineaux mangent indifféremment de tout.

Pendant le bourgeois ne se laisse pas endormir par ces contes à dormir debout, il chasse son jardinier à l'entrée de l'hiver, car encore une fois il a fait son budget, et il découvre que cet homme lui coûte trois francs par jour pour lui donner un plat de légumes et un plat de dessert ; un franc cinquante centimes par plat, à lui qui jadis achetait des haricots à douze sous le litre et qui ne mangeait pas de dessert.

Le voilà donc seul dans sa maison, prenant de temps à autre un ouvrier à la journée pour faire faire ses travaux agricoles ; mais l'ouvrier ne vient jamais le jour où il faudrait tailler, fumer, biner, selon le *Dictionnaire d'agriculture*. Le froid arrive, rien n'est fait : on s'enferme dans la maison ; mais cette maison est humide, glaciale, il faut y faire un feu d'enfer pour n'y pas mourir de froid. C'est le double de la dépense de Paris. Les pluies viennent, la cave s'emplit d'eau, le vin de Bourgogne tourne dans ces caves humides. Autant de perdu. On s'ennuie, on se couche à sept heures pour passer le temps, on se lève à dix pour ne pas trop brûler de bois. On espère en l'année prochaine, car on ne veut pas encore avouer ses sottises. Que diraient les amis de Paris, et surtout ces infâmes paysans qui vous raillent sous leur roulière épaisse et qui pataugent intrépidement dans la boue, grâce à leurs énormes sabots ! Le bourgeois a bien des sabots aussi ; mais quand il les met, il tombe presque toujours sur son nez ou sur son derrière. Que voulez-vous que je vous dise, tous les malheurs accablent ce pauvre homme. Mais il y résiste courageusement, il se bat avec sa mauvaise fortune, il passe la journée enveloppé dans la couverture de son lit, il se livre à des petits travaux d'intérieur, met à ses portes des bourrelets, que sa femme fabrique avec de vieilles ouates de robe et des lambeaux de toile peinte ; il colle des morceaux de papier aux joints de ses fenêtres, il regarde son jardin au travers des vitres. Mais il espère encore ; il espère le printemps, ce printemps qui répare tout, rajeunit tout, ranime tout, le printemps qui fera reverdir ses semences et son espérance : il vient enfin ce printemps. Mais cette seconde année a bien d'autres désillu-

sions que la première, car si d'abord c'est la partie spéculative de ses rêves qui a échoué, c'est maintenant l'espoir qu'il avait basé sur ses propres efforts qui lui échappe; c'est ce qu'il croyait invariable comme la nature. La terre lui manque : elle n'a été ni labourée à temps, ni fumée justement, rien ne vient, rien ne pousse qu'étiolé, maladif, indigeste. On ne peut se faire une idée de cet affreux désenchantement, de cette vie qui commence à toucher à la misère. A ce moment, il y a deux partis à prendre pour le bourgeois, c'est de se déterminer à vendre sa maison avec dix mille francs de perte, de placer son argent en viager, et d'aller s'ensevelir, rue Copeau, dans une pension à six cents francs par an, soit : douze cents francs pour lui et sa femme ; ou bien encore, il lutte une dernière année, il emprunte sur sa propriété et l'hypothèque. Dès lors c'est un homme perdu : en moins de dix-huit mois, il est ruiné, exproprié, chassé, insulté, et il s'estime trop heureux si, par la protection d'un de ses anciens chefs, il obtient d'entrer gratuitement à l'hospice de la Rochefoucault ou à l'hôpital des Petits-Ménages.

Oh ! ne riez pas, ne prenez pas ceci pour un conte fantastique et rêvé. J'en connais un, j'en connais dix dont ce conte est l'histoire, dont ce rêve a été le rêve, dont ce malheur a été le malheur. Ceux qui en douteraient, pourraient en aller demander des nouvelles à MM.....<sup>1</sup>.

**FRÉDÉRIC SOULIÉ.**

<sup>1</sup> M. Soulié avait joint à cet article une suite de plus de deux cents noms avec les adresses, mais comme ce recueil repousse tout ce qui ressemble à une personnalité, nous avons cru de notre devoir de supprimer cette liste.

(Note de l'éditeur.)



